

Dans la tradition juive, la pluie n'est jamais un simple phénomène météorologique : elle est le signe visible d'une alliance, le langage par lequel le Ciel dialogue avec la terre d'Israël et, à travers elle, juge le monde entier. Le Deutéronome l'affirme sans détour — cette terre « *boit l'eau des pluies du ciel* », à la différence de l'Égypte irriguée par le Nil, et c'est précisément cette dépendance qui en fait un baromètre spirituel. La fidélité du peuple s'y lit dans le ciel: la sécheresse comme rétribution et l'abondance comme bénédiction.

À l'heure où les sécheresses témoignent des dérèglements climatiques et bouleversent des régions entières du globe, cette pensée ancienne résonne avec une actualité troublante.

Et si la crise climatique contemporaine n'était, elle aussi, qu'une manière pour le monde de nous rappeler l'exigence toujours actuelle de cette alliance ?

I – Un jugement qui commence par une question concrète :

La Michna (Roch Hachana 1:2), commentée par la Guemara qui la suit (Roch Hachana 16a-17a), enseigne que le monde est jugé à quatre moments de l'année : à Pessah pour le blé, à Chavouot pour les fruits de l'arbre, à Roch Hachana où chaque créature passe devant le Créateur, et à Souccot pour l'eau.

*« À quatre moments de l'année le monde est jugé : à Pessah pour le blé ; à Chavouot pour les fruits de l'arbre ; à Roch Hachana, toutes les créatures passent devant Lui comme des brebis (bnei maron)... et à Souccot, le monde est jugé pour l'eau. »*<sup>1</sup>

C'est donc explicitement la fête de Souccot, et non Roch Hachana elle-même, qui est le moment du jugement de l'eau selon cette Michna — le jugement de la pluie de l'année à venir s'y détermine.

*« Versez de l'eau devant Moi pendant la fête [de Souccot], afin que les pluies de l'année soient bénies pour vous. »*<sup>2</sup>

Aura-t-il assez plu dans l'année à venir ? Les nappes seront-elles reconstituées ? Les récoltes seront-elles bonnes ?



Ce n'est pas un détail technique noyé dans un jugement plus vaste — c'est l'un des axes mêmes par lesquels le monde est évalué, au même titre que le blé et les fruits. Dieu ne juge pas seulement les âmes : Il juge aussi la pluie. Et la Guemara précise, à travers la controverse entre Rabbi Méir et Rabbi Yehouda, que ce jugement de l'eau, bien que scellé à Souccot, prend racine dans le jugement d'ensemble amorcé dès Roch Hachana.

La Guemara sur cette Michna (qui se trouve principalement en Roch Hachana 16a, et se prolonge sur 16b-17a) développe cette controverse tannaïtique sur l'articulation entre ces quatre jugements et celui, individuel, de Roch Hachana :

- Rabbi Méir : tout — blé, fruits, homme, eau — est jugé à Roch Hachana, et la sentence est scellée à Yom Kippour.
- Rabbi Yehouda : chacun est jugé à Roch Hachana, mais la sentence est scellée à son moment propre (le blé à Pessah, les fruits à Chavouot, l'eau à Souccot).
- Rabbi Yossi et Rabbi Natan introduisent une autre idée : que l'homme est jugé chaque jour, voire chaque heure.

Ce choix n'est pas anodin. Il dit quelque chose d'essentiel sur la manière dont la tradition juive pense le rapport entre le spirituel et le matériel : ils ne sont jamais séparés. La téchouva, la prière, la justice rendue entre les hommes — tout cela a une incidence car les cieux s'ouvriront ou peut-être se fermeront-ils. Le ciel répond à la terre, et la terre répond aux hommes.

C'est le deuxième paragraphe du Chema<sup>3</sup> qui formule cela le plus explicitement. La Torah y promet : si le peuple écoute les commandements et sert Dieu de tout son cœur, « *Je donnerai la pluie de votre terre en son temps* ». Et elle prévient, en miroir : si le cœur se détourne pour servir d'autres dieux, alors « *la colère de l'Éternel s'allumera contre vous, Il fermera le ciel et il n'y aura plus de pluie, et la terre ne donnera plus son produit* ». « *il défendrait au ciel de répandre la pluie, et la terre vous refuserait son tribut, et vous disparaîtriez bientôt du bon pays que l'Éternel vous destine* ».<sup>4</sup>

Le verset est sans détour : la fidélité ou l'infidélité se traduit littéralement et concrètement dans le ciel, sous forme de pluie ou de sécheresse. Ce n'est pas une métaphore mais, dans la lecture traditionnelle, une causalité réelle.

II – Nature versus Culture :

On voit que cette idée refuse la séparation que le monde moderne a établi et qui nous est devenue familière, d'un côté la "Nature", régie par ses lois propres et détachée de toute morale ; de l'autre le "Culture" qui englobe le spirituel et qui concerne la conscience, l'intériorité, le rapport à Dieu...mais pas les éléments naturels qui nous entourent.

La tradition juive ici ne marque pas cette frontière. Le monde matériel n'évolue pas dans un décor neutre où se jouerait, à part, un drame moral. Il est lui-même partie prenante de ce drame — il en porte la trace, il en subit les conséquences, il peut aussi bien la manifester que la sanctionner. Et ceci pour une raison fondamentale : la nature a été créée pour l'Adam, pour l'humain. Si l'humain se comporte mal la nature en souffre et peut le rejeter. Le midrach Kohelet Rabbah 7:1 raconte que Dieu montre à Adam tous les arbres du jardin d'Éden et lui dit :

«רָאָה מַעֲשֵׂי כִפְּמָה נְאִים וּמִשְׁבָּחִין הֵן, וְכָל מָה שֶׁבָּרָאתִי, בְּשִׁבְלֶךָ בָּרָאתִי»

« *Vois comme mes œuvres sont belles et remarquables ; tout ce que j'ai créé, je l'ai créé pour toi.* »

Puis vient immédiatement après une responsabilité écologique :

«תֵּן דְּעִתְךָ שֶׁלֹא תִקְלַקֵּל וְתַסְרִיב אֶת עוֹלָמִי»

« *Prends garde de ne pas détruire et ravager mon monde.* »

III - Trois leviers pour ne pas trahir l'Alliance :

C'est trois leviers sont : la téchouva (le retour, la réparation intérieure), la prière (dont la deuxième bénédiction de la Amida, *Machiv haRoua'h ou Morid haGuéchem*, demande justement la pluie) et la justice rendue entre les hommes.

Ce ne sont pas des activités séparées de la question écologique ou agricole — elles en sont, dans cette vision, la condition. Une société où l'on trahit l'Alliance, où la



justice entre les hommes se délite, ne se contente pas de se corrompre moralement : elle abîme aussi, sa capacité à recevoir la pluie. Inversement, se corriger, prier avec sincérité, rendre justice à son prochain, ce n'est pas seulement « faire son salut » au sens intérieur — c'est agir sur l'équilibre même du monde physique.

#### IV – « *Le ciel répond à la terre, et la terre répond aux hommes* » :

Cette formule résume un enchaînement en trois temps que l'on retrouve ailleurs dans la tradition<sup>5</sup> :

*« Il adviendra en ce jour-là : Je répondrai — dit l'Éternel — je répondrai aux cieux, et eux répondront à la terre ; et la terre répondra au blé, au vin nouveau et à l'huile ; et eux répondront à Yizréel »*

Rien, dans cette vision prophétique, n'agit de façon autonome ou mécanique. Le monde matériel — pluie, sol, récolte — est représenté comme un système d'écoute et de réponse mutuelle, dont Dieu est la source première, mais où chaque maillon (les cieux, la terre, les fruits) est actif, presque personnifié, en dialogue avec celui qui le précède et celui qui le suit. La sécheresse n'est donc pas seulement l'absence de pluie : c'est une chaîne de communication rompue. Et la restauration promise n'est pas seulement météorologique : c'est cette chaîne qui se remet à fonctionner, du ciel jusqu'au peuple lui-même.

Le ciel (la pluie) dépend de la terre (sa fertilité, son état), et la terre elle-même dépend de la conduite des hommes. Rien n'est autonome ; tout est en dialogue.

#### V – Une “théologie” de la pluie très actuelle :

L'eau constitue un lien entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, entre la prière et la responsabilité et le fait que la Guemara inclue l'eau parmi les dimensions du jugement prend une force nouvelle aujourd'hui.

Pendant longtemps, on pouvait penser la question climatique de manière relativement simple : sécheresse = manque d'eau ; pluie = abondance d'eau.

Or l'expérience de l'été que nous venons de vivre ainsi que les nouvelles données climatiques rendent cette opposition beaucoup moins pertinente. Nous savons désormais que le climat de la Terre est en train de changer. Les sécheresses

deviennent plus longues et plus intenses dans certaines régions, les épisodes de pluies extrêmes plus violents dans d'autres, les réserves d'eau sont soumises à des tensions croissantes. Le GIEC- Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (en anglais l'IPCC : *intergovernmental Panel on Climate Change*) – souligne précisément cette augmentation de la variabilité du cycle hydrologique. Ce que nous pensions être un décor stable et immuable de notre existence apparaît désormais comme un équilibre fragile. Nous découvrons notre vulnérabilité et devons bien admettre que nous ne maîtrisons pas tout.

Autrement dit, le problème n'est pas seulement la quantité d'eau qui tombe, mais la manière dont elle tombe. Et c'est précisément là que le langage de la Guemara devient étonnamment évocateur : elle développe cette idée en parlant de la pluie en fonction de la terre. Elle va même jusqu'à dire, dans un passage très fort :

הַקָּדוֹשׁ בְּרוּךְ הוּא מוֹרִידֵן שְׁלֹא בְּזִמְנָן

עַל הָאֶרֶץ שְׁאִינֶה צְרִיכָה לָהּ,

« *Le Saint béni soit-Il fait tomber [les pluies] hors de leur temps, sur une terre qui n'en a pas besoin.* »<sup>6</sup>

Voici un point remarquable et presque paradoxal : même une pluie abondante peut être un signe de malédiction si elle tombe « hors de son temps » et « là où la terre n'en a pas besoin ». Le critère n'est donc pas la quantité d'eau en soi, mais son adéquation — au bon moment, au bon endroit, pour la terre qui en a réellement besoin. Cela vient nuancer, ou plutôt approfondir, l'idée du jugement de l'eau : ce n'est pas simplement « pleuvra-t-il ou non », mais « la pluie répondra-t-elle, avec justesse, au besoin réel de la terre ».

VI – « *La terre qui en a besoin* » – Une question écologique :

La Guemara imagine une situation dans laquelle la quantité de pluie peut être abondante, mais où cette abondance ne produit pas le bien attendu, parce que la pluie tombe au mauvais moment ou au mauvais endroit.

Cela permet de déplacer notre regard. Une pluie abondante n'est pas nécessairement une bénédiction. Nous en avons des exemples quotidiens en ce moment : si la pluie tombe sur un sol desséché qui ne peut plus l'absorber, elle peut



provoquer des ruissellements et des inondations. Si elle tombe trop tôt ou trop tard par rapport aux besoins agricoles, elle peut être beaucoup moins utile. Si les températures sont plus élevées, une partie de l'eau disponible peut être perdue par évaporation ou par une demande accrue des plantes et des sols.

Tout est donc une question d'équilibre et la question revient exactement à celle que pose la Guemara : L'eau arrive-t-elle là où la terre en a besoin, au moment où elle en a besoin ?

Ainsi, entre en résonance et en dialogue le texte rabbinique et notre expérience climatique actuelle.

Au-delà de la quantité de pluie qui sera donnée au monde, la question qui se pose aujourd'hui est : qu'avons-nous fait du monde dans lequel cette eau tombe ?

En effet, la crise climatique qui nous occupe introduit une dimension nouvelle. Jusqu'à présent, l'humanité subissait des variations climatiques qui apparaissaient comme "naturelles". Maintenant, cela est clairement posé, l'activité humaine est l'un des acteurs majeurs qui agit sur le système climatique et modifie notamment le cycle mondial de l'eau<sup>7</sup>.

Dès lors, le « *jugement de l'eau* » peut être entendu comme une invitation à une double prise de conscience. Nous restons dépendants de ce que nous ne contrôlons pas : la pluie, les saisons, les équilibres de la nature. Mais nous sommes également responsables de ce que nous pouvons contrôler : notre consommation, nos modes de production, notre manière d'aménager les sols et de gérer l'eau.

VII - La terre d'Israël, une expérience particulière de cette dépendance :

Si ce lien entre conduite humaine et pluie est vrai pour le monde entier, il est vrai de façon particulièrement aiguë pour Eretz Israël. La Torah elle-même le formule dans le deuxième paragraphe du Chema (Devarim 11) : contrairement à l'Égypte, arrosée par le Nil et par le travail humain qui en régule le cours, la terre d'Israël boit « *des pluies du ciel* ». Elle ne dépend d'aucun fleuve maîtrisable, d'aucune irrigation garantie par la seule technique. Elle dépend directement du regard divin — « *les yeux de Hachem ton Dieu sont constamment sur elle, du début de l'année jusqu'à la fin de l'année* ». Et La sécheresse n'y est jamais un simple accident météorologique : elle est lue, depuis toujours, comme une parole.



Cette dépendance donne à l'eau une dimension existentielle et spirituelle particulière mais n'est pas une faiblesse qu'il faudrait corriger. Elle est structurante.

Vivre en Terre d'Israël, c'est accepter de vivre à découvert, sur une terre historiquement habituée à la rareté de l'eau, à l'attente de la pluie et à la nécessité de gérer chaque goutte. Son histoire, son agriculture et une partie de son identité spirituelle sont profondément liées à cette question<sup>8</sup>. Mais la réalité climatique nous oblige à élargir notre regard. La question posée à Roch HaChana n'est pas seulement : y aura-t-il suffisamment d'eau en Israël ? Elle devient : quel monde sommes-nous en train de recevoir, et quel monde allons-nous transmettre ?

Il y a là un paradoxe particulièrement puissant. La tradition juive nous invite à regarder la terre d'Israël comme une terre singulière, dépendante de l'eau qui vient des cieux. Mais cette singularité peut aujourd'hui devenir un enseignement universel. Israël a développé des techniques de gestion, de recyclage et de dessalement qui témoignent de la capacité humaine à répondre à la pénurie. Cette terre est devenue une sorte de laboratoire de ce que le monde entier est progressivement amené à comprendre.

Mais aucune technologie, même la plus avancée, ne supprimera la question fondamentale : quelle relation voulons-nous entretenir avec les ressources de la création ?

### Conclusion

La nouveauté de notre époque est que l'homme est devenu capable de modifier, à une échelle planétaire, les conditions mêmes dans lesquelles se déploie la vie. Dès lors, le « jugement de l'eau » ne peut plus être pensé uniquement comme quelque chose qui nous arrive. Il nous confronte également à notre responsabilité.

Roch HaChana nous place précisément devant cette double réalité : nous dépendons de ce que nous ne maîtrisons pas, et nous sommes pourtant responsables de ce que nous pouvons changer. Nous prions pour la pluie, mais nous devons aussi nous demander comment nous vivons lorsque l'eau manque. Nous demandons la bénédiction, mais cette bénédiction nous oblige à prendre soin de ce qui nous est confié.

La terre d'Israël peut ainsi être considérée comme un laboratoire spirituel de cette

question. Une terre où l'eau a toujours été précieuse, où la pluie a été perçue comme une bénédiction, nous enseigne aujourd'hui quelque chose qui dépasse largement ses frontières : l'eau est un bien fragile, commun et vital.

Lorsque nous entendons, à Roch HaChana, que le monde est jugé sur l'eau, nous pouvons donc entendre cette phrase avec une acuité nouvelle. Ce n'est pas seulement la quantité de pluie de l'année à venir qui est en jeu. C'est notre rapport au monde qui est interrogé.

C'est déjà ce que nous a enseigné "*Honi ha-Me'aggel*" (Honi le traceur de cercle), dans le Talmud, *Ta'anit 23a*. Honi priait pour la pluie. Lorsqu'elle tarda à venir, il traça un cercle autour de lui et déclara qu'il ne sortirait pas de ce cercle tant que Dieu n'aurait pas fait pleuvoir. La pluie finit par tomber d'abord trop faiblement. Il pria d'augmenter le débit et le débit augmenta. Mais trop fortement. À nouveau il pria pour réguler. Cette fois la pluie tomba exactement selon les besoins. C'est un exemple qui nous montre en quoi l'humain peut agir sur la nature en s'élevant au-dessus d'elle, dans une relation avec Son Créateur. Il avait ce pouvoir car il avait compris qu'il ne fallait pas agir au-delà de soi-même. Un jour, il demanda à un homme de 70 ans pourquoi il plantait un caroubier qu'il ne verrait pas, celui-ci lui répondit : "*je ne le verrai pas mais mes descendants le verront*".

Peut-être est-ce aussi cela que signifie être jugé : être placé devant les conséquences de nos choix et devant la responsabilité de l'avenir. Et la question de l'eau est la question de notre avenir commun.

- 
1. Michna Roch Hachana 1:2 [↵](#)
  2. Talmud - traité Roch Hachana 16a - Il s'agit de l'institution du nissoukh hamayim — la libation d'eau — pratiquée sur l'autel pendant les sept jours de Souccot, en plus des libations de vin habituelles. Le Talmud explique que ce geste rituel, accompli en pleine saison sèche (l'été touchant à sa fin en terre d'Israël), est directement corrélé à la promesse d'une bonne pluviométrie pour l'année qui vient. [↵](#)
  3. Devarim 11, 13-21 [↵](#)
  4. <https://www.torah-box.com/torah-pdf/torah/deuteronome/11>. [↵](#)
  5. Notamment développé par le Talmud à propos du verset de Hochéa 2, 23-25 [↵](#)
  6. Devarim, piska 42 (parachat Eikev), sur le verset Devarim 11, 12. [↵](#)
  7. le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, ou



IPCC en anglais) confirme que les activités humaines modifient nettement le cycle de l'eau sur Terre. [↩](#)

8. C'est un ingénieur israélien Simcha Blass (שמחה בלאס), un ingénieur spécialisé dans l'eau, qui a inventé le goutte à goutte en 1930. Il est né à Varsovie en 1897 et est venue s'installer en Palestine mandataire. [↩](#)

[Suivant](#) »

## Auteur/autrice



• [Sarah Toubol](#)